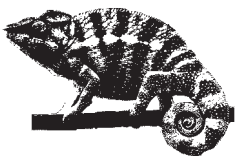


**MILAN
D'ARGENT**



**LE CLUB
DES
CAMÉLÉONS**



Extrait de la publication



LE DILETTANTE

Couverture : Lucia Di Bisceglie

© le dilettante, 2010

ISBN 978-2-84263-280-9

Milan Dargent

Le Club des caméléons

le dilettante

19, rue Racine
Paris 6^e

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Soupe à la tête de bouc, 2002.

*I'm sorry if I doubted your good heart
Things always seem to end before they start*

Lou Reed, *Hello It's Me*

Youki

Youki était minuscule mais se prenait pour un molosse, si bien qu'il montrait les crocs et grognait dès qu'il croisait un de ses congénères, quel que soit son gabarit. Le frimeur par excellence. Toujours à toiser son prochain, comme s'il n'était rien de moins que le roi des chiens. Le tenir en laisse relevait de l'exploit, car Youki, obstinément, tentait par toutes les contorsions possibles d'extirper sa caboche du collier. C'était comme une partie de pêche au gros, où l'on se tordait le bras à essayer de maîtriser le monstre marin qui frétillait au bout de la ligne. À propos de poisson, le poil de Youki, frisé, rêche et d'un blanc terne, sentait curieusement

la sardine. La sardine daubée, pour être précis, la sardine d'après la date de péremption... Un sacré numéro, ce chien. Court sur pattes, le corps anormalement long pour sa petite taille, il devait être le fruit d'une union secrète entre un caniche et un teckel fréquentant les mêmes poubelles, lapant le fond des mêmes vieilles boîtes de sardines. Jamais à court d'astuces, il aboyait pour un oui ou pour un non, le plus souvent en plein milieu de la nuit, afin de nous signifier qu'on pouvait dormir tranquilles car le chien montait la garde, du fond de sa panier. Sa queue, sa minuscule queue râpée, semblait reliée à un mécanisme complètement déglingué qui déclenchait des mouvements intempestifs aux moments les plus inattendus ; ainsi, Youki ne faisait jamais la fête pour manifester sa joie (il aboyait à la place), mais remuait la queue quand d'autres chiens avaient tendance à la baisser : lorsqu'il se faisait gronder, par exemple, ou au passage d'une bicyclette. Une ennemie mortelle, la bicyclette. Il éprouvait une véritable haine pour cet engin, sans qu'on ait jamais pu en

comprendre les raisons, si toutefois il y en avait. C'était fâcheux pour les cyclistes, ce clébard monomaniacal, mais Youki ne leur laissait pas le choix, il attaquait. Il fallait le voir suivre un vélo sur des kilomètres, à toute allure, pour finir sur le dos, les quatre fers en l'air, à bout de souffle mais visiblement très content de lui... Croyez-moi, devait-il se dire, on ne le reverra pas de sitôt dans les parages, ce maudit vélo! Foi de Youki!... On s'amusait beaucoup, tous les deux. Il me rapportait la balle pour que je la lance encore une fois, et encore une fois, et encore une autre fois, et jusqu'à la fin des temps si j'étais d'accord. Youki ne lâchait jamais prise. Quand il avait faim, par exemple, vous n'aviez pas d'autre choix que de lui donner à manger : la seule façon de stopper son couinement continu, semblable à un insupportable grincement de porte, consistait à lui ouvrir un paquet de croquettes. Youki était le chien de la famille mais je me considérais comme son seul maître, ma mère ayant cédé à un de mes caprices en acceptant de l'adopter. L'animal, du reste, me

manifestait une affection qu'il n'accordait ni à mon frère ni à mes parents. Youki *sentait* que sans moi, il n'aurait pas fait partie de cette famille bienveillante, cédant sur les croquettes au premier couinement. Youki sentait plein de choses. On disait souvent à son propos : « Il le sent. » Nous, les hommes, nous sentons aussi plein de choses, mais notre nez est moins sensible que la truffe du chien, si bien que nous nous plantons souvent. Parfois, nous ne sentons pas le vent venir, ce vent qui peut nous balayer comme des feuilles d'automne sur le boulevard. Nous manquons de flair. On se préoccupait beaucoup du flair canin, mon frère et moi ; on se demandait comment Youki, la veille d'un départ en vacances, savait que nous allions partir, et craignait tellement qu'on l'oublie qu'il passait la nuit sur la banquette arrière de la voiture ; on se demandait aussi comment un chien pouvait renifler des explosifs et dénicher des os enfouis sous la terre. Mon grand-père racontait qu'un berger allemand était capable de parcourir deux mille kilomètres pour retrouver son maître. Deux mille

kilomètres à quatre pattes, incroyable. Youki m'aurait rejoint au bout du monde, si toutefois j'avais essayé de le semer. Son petit museau aurait suivi ma piste par monts et par vaux. C'est du moins ce que je croyais, mais les faits m'ont contredit. Pauvre petit Youki. C'est idiot de mourir en vacances, aussi idiot que de mourir juste après sa retraite. En mourant en vacances, vous prenez le risque de gâcher celles des autres, et de surcroît vous ne profitez pas à fond de vos congés payés ; en mourant juste après la retraite, vous ne profitez pas à fond de la canne à pêche offerte par les collègues lors de votre pot de départ. Youki a disparu pendant les vacances de Noël, aux sports d'hiver, et voilà bien la pire bêtise qu'il ait commise. Nous n'avons jamais eu la certitude de son décès, il a tout simplement *disparu*, et j'ai moi-même assisté en direct à sa disparition. Je me tenais sur la terrasse de ce chalet lugubre, dont l'intérieur, tout en bois clair, ressemblait à un sauna, quand j'ai vu Youki sur la route, s'éloignant dans la neige. Il remontait en trottinant la petite route bordée de

congères qui menait au chalet. Sa queue remuait comme jamais. Des flocons commençaient à tomber. Arrivé en haut de la route, au croisement, le chien bifurqua soudain sur la droite, à l'opposé du village, vers la forêt. Je l'ai appelé, à tue-tête. Il n'est jamais reparu. Nous l'avons cherché, des jours durant. Le village fut couvert d'affiches signalant la disparition d'un petit roquet blanc pas dangereux pour deux ronds, malgré une tendance à l'aboiement intempestif. Mais les vacances prenaient fin, et il fallait bien rentrer. Youki n'est pas revenu chercher les monticules de croquettes que j'avais laissés sur la terrasse, il n'a pas daigné nous dire un petit au revoir, ni nous expliquer les raisons de son geste. Les animaux, en règle générale, se justifient peu. La vision de mon petit chien blanc se fondant dans l'immensité neigeuse est restée gravée dans ma mémoire – elle est même si forte qu'elle a pris le pas sur d'autres visions plus heureuses, et a sûrement contribué à cette sensation de froid intense qui s'empare de moi lorsque j'évoque ma petite enfance. C'est drôle

comme certains événements nous habitent à jamais et comme d'autres sont immédiatement oubliés, à peine vécus que déjà volatilisés, comme un souffle sur la vitre. En cherchant bien, il y eut sûrement d'autres péripéties lors de ces vacances d'hiver, mais je ne me souviens que du chien, ou plutôt de sa perte. Je me souviens aussi d'avoir vomi sur le trajet du retour, ce qui n'est peut-être pas sans relation avec l'absence de Youki, dont l'odeur de sardine ne parfumait plus la voiture. Tu m'as traumatisé, mon toutou. À cause de toi, je déteste le ski, les chalets et la raclette, sans parler des forêts de sapins, où je crains toujours de retrouver ton cadavre congelé. Youki, j'espère que tu as refait ta vie avec une chouette petite chienne de traîneau. J'ai été inconsolable après ta fugue. Aux personnes qui lui demandaient pourquoi j'avais l'air si triste, ma mère répondait invariablement : « Il a perdu Youki, son meilleur ami. » Eh oui, mon meilleur ami a tourné à droite, il a décidé de quitter la compagnie des hommes pour vivre en ermite, dans un igloo... On n'était peut-être

pas si amis que ça, au fond, parce que les vrais amis, il paraît que c'est inséparable, que ça forme un seul bloc, comme une montagne, une montagne que même un tremblement de terre ne saurait fendre en deux. Une montagne miraculeuse, sans neige, une montagne où personne ne s'est jamais perdu.

Théodore

Mon copain Théodore était noir, mais je ne le savais pas. Ce sont mes parents qui m'ont raconté cette anecdote : à l'école maternelle, j'étais toujours collé aux basques d'un copain noir nommé Théodore, et je ne savais pas qu'il était noir. Tu parles d'un gag. Peu de gens se souviennent de leurs camarades de bac à sable, mais les parents se souviennent pour vous, voilà l'avantage. Aujourd'hui, des tas d'années après, ce n'est pas d'avoir ignoré la couleur de peau de Théodore qui m'étonne, mais la réaction de mon père et de ma mère devant cette ignorance, et le fait même qu'ils aient pu la remarquer. Aurai-ils voulu que je leur dise : « Tiens, vous savez la dernière, mon

copain Théodore, eh ben il est noir, noir comme du charbon! C'est bizarre, non? »? Comment mes parents se sont rendu compte que je ne savais pas que mon copain était noir, c'est maintenant ce qui me turlupine. Mes parents n'étant pas complètement idiots, je finis par penser qu'ils ont voulu me signifier quelque chose à travers cette histoire. Ils ont voulu stigmatiser mon aveuglement. Je ne voyais pas la couleur de Théodore parce que je ne voyais pas Théodore. Mon père et ma mère n'ont pas diagnostiqué dans la perception visuelle de leur fils une sorte de daltonisme inédit, où le noir serait exclu du spectre des couleurs, mais un manque d'attention envers son prochain, caractéristique d'un tempérament rêveur et solitaire, pour ne pas dire égoïste. Aujourd'hui, des tas d'années plus tard, je préférerais me souvenir de mon amitié avec Théodore, et non de la couleur de sa peau. Je ne me souviens ni de l'une ni de l'autre, ce qui corrobore la thèse parentale. Il ne me reste rien de Théodore, rien sauf la légende de sa noirceur que je n'ai jamais vue. Un fantôme noir et néanmoins

transparent. Pourtant, paraît-il, on ne se quittait pas d'une semelle. Je ne jurais que par Théodore. Je suppose que ce sont les déménagements successifs de ma famille qui nous ont éloignés, et comme on ne savait ni lire, ni écrire, ni se servir d'un téléphone, il était impossible de se contacter. Quelle tristesse de penser à cette rentrée scolaire où tous les deux, chacun de notre côté, nous cherchâmes dans la marmaille piaillante le visage du copain vénéré, sans jamais le retrouver... Quant à imaginer ce que Théodore est devenu, l'exercice est difficile. J'espère que la vie lui a souri, comme on dit. J'espère aussi qu'il a fini par s'apercevoir que son premier copain était blanc.

Bertrand

Bertrand Chavert et moi, c'est toute une histoire. On rentrait de l'école par le même chemin et, le jeudi après-midi, on se retrouvait souvent au square pour tourner jusqu'à la nausée sur le tourniquet. Nous nous entendions bien, mais principalement, dans mon souvenir, en raison d'une admiration partagée pour Josh Randall, le shérif au fusil à canon scié du feuilleton *Au nom de la loi*, un des rares programmes télévisés que nous avions la permission de regarder (avec *Zorro*, mais *Zorro* se battait à l'épée, c'était moins rigolo qu'une carabine à canon scié). Il y a des liens plus forts qu'une admiration commune pour Josh Randall, convenons-en, mais l'amitié c'est aussi ça, une affaire de

cow-boys, une affaire de portes de saloon et de parties de poker qui tournent à la fusillade. Tous les soirs, de retour de l'école, Bertrand Chavert et moi portions contre la cuisse une arme redoutable, à canon scié, que personne ne voyait mais dont nous menacions pourtant à chaque instant de vider le chargeur sur le premier hors-la-loi venu. Les hors-la-loi, du coup, restaient planqués, morts de peur. Ils s'en retournaient vers le Nouveau-Mexique, sans jamais oser remettre un pied en Arizona, notre territoire de chasse. À part ce fanatisme randallien, j'avais assez peu de points communs avec Bertrand Chavert, que je trouvais trop frimeur pour être honnête. J'avais beau croire que si personne n'habitait le pôle Sud c'est qu'il était impossible d'y tenir debout, sauf avec des semelles en béton, on ne me faisait pas tout gober. Bertrand Chavert prétendait qu'il était le descendant de Vercingétorix et qu'il avait vu l'Atlantide, pas loin de Narbonne-Plage, grâce aux lunettes de plongée de son beau-père. Bertrand vivait avec un « beau-père », qu'il appelait *daddy*, ce que je

trouvais du dernier chic. Moi, j'avais un père nommé « papa », comme tout le monde, et je ne risquais pas de voir l'Atlantide puisqu'on prenait nos vacances à Aix-les-Bains. Bertrand Chavert ne faisait rien comme les autres; par exemple il se vantait de se laver les dents une seule fois par semaine, exploit qui provoquait l'admiration d'une bonne partie de nos camarades d'école, esclaves de leur brosse à dents. Si Bertrand Chavert résistait à la tyrannie du brossage de dents, j'allais bientôt lui montrer de quoi j'étais capable, question frime. Ce fut avec Bertrand Chavert qu'une étape importante de ma vie fut franchie; ce fut avec lui que, poussant la porte de cette boutique de farces et attrapes, je fis un pas qui m'éloigna soudain de l'innocence pour m'entraîner vers les affres hideuses de la culpabilité. Je n'ai pas oublié, je n'oublierai jamais la violente émotion qui me serra le cœur lorsque la porte du magasin claqua derrière moi et que je pris soudain mon élan pour me lancer dans une fuite éperdue, à la fois terrorisé et galvanisé par la présence du butin que

de Lou Reed. Mais rien pour l'écouter cette cassette, parce que de nos jours on n'écoute plus de cassettes, c'est ringard les cassettes, c'est nul les cassettes, c'est fragile les cassettes et bientôt d'ailleurs on ne saura même plus ce que c'est qu'une cassette, on regardera une cassette C90 avec des yeux ronds et on se demandera à quoi ça sert ce machin – mon grand-père en avait, de ces machins-là, il les mettait dans un lecteur de cassettes, et je crois bien que la bande tournait et que ça jouait de la musique. On sera bientôt face à une cassette comme des singes devant un fer à souder, on la tripotera, la retournera dans tous les sens avant de tirer sur la bande magnétique qui se dévidera jusqu'à former comme une espèce de chevelure décoiffée. La bande ne résistera pas à nos grosses pattes, elle se coupera tout net, et à partir de là... à partir de là ce sera vraiment foutu.

CE 271^e TITRE DU DILETTANTE A
ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER À 2 222
EXEMPLAIRES LE 2 NOVEMBRE 2009
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À
MAYENNE (MAYENNE). IL A ÉTÉ
TIRÉ, EN OUTRE, 13 EXEMPLAIRES SUR
VÉLIN PUR CHIFFON, NUMÉROTÉS
À LA MAIN. L'ENSEMBLE DE CES
EXEMPLAIRES CONSTITUE L'ÉDITION
ORIGINALE DE « LE CLUB DES
CAMÉLÉONS », DE MILAN DARGENT.